

## REPORTAGE :

## SABATTENTE SANTO DI SANGUE

comment voulez-vous faire ! On dépend actuellement  
des Ayatollahs les plus moyen-âgeux.

Louis Leprince Ringue

Pour Patrizia

D'abord le décor. Nocera Terinese n'est pas au bout du monde. A dix minutes à peine de la sortie de l'autoroute Salerne-Reggio, son unique rue passante se tord à flanc de montagne calabraise : commerces, bistrot, place devant l'église et quantités de ruelles aussi sombres qu'abruptes, campagnardes vers le sommet, assez fétides côté ravin. En somme, une perle pour le tourisme. Mais ce village, qui doit compter 6.000 habitants sur le papier, n'en retient sûrement pas la moitié l'hiver : anciens émigrés revenus au pays pour leur retraite, travailleurs du bâtiment aménageant la côte toute proche, quelques commerçants et petits paysans, et les possédants, "podestà" comme on les appelle, potentats détenant la terre et le pouvoir. Ceci pour le social. A l'intérieur de chaque famille, c'est la "mamma" qui règne, matrone aussi capable de se saigner pour sa nombreuse progéniture que, patronne incontestable, d'en faire couler le sang. Et ce n'est pas qu'une image.

L'émigration a beaucoup contribué à réveiller un matriarcat pour le moins sous-jacent. D'abord, en rendant le mari pratiquement puis moralement inexistant, elle a contraint la mère, restée au village, à faire figure aussi de père auprès des enfants. En outre, elle l'a rendue plus dépendante, vis-à-vis du salaire envoyé par l'homme, qu'elle ne l'était auparavant dans le cadre d'une économie familiale. Devenue donc purement symbolique, l'autorité maternelle s'est exacerbée, transformée en tyrannie solitaire. Comme si la mère décidait avec une violence d'autant plus têtue de l'avenir des siens que ceux-ci peuvent maintenant lui échapper en allant, ailleurs, chercher du travail et changer de vie. Il n'y a là rien d'anachronique. En dépit de l'évolution sensible des modes de vie à laquelle a grandement concourru l'émigration, et peut-être surtout en réaction à cela, des pratiques supposant une pensée des plus sauvages (pour reprendre, en lui conservant toute sa force, l'expression de Lévi-Strauss) se perpétuent non seulement derrière les volets clos, mais aussi au grand jour. En témoigne le sacrifice, c'est le mot, sacrifice humain qui se déroule encore chaque samedi saint.

### un double cérémonial

A Nocera Terinese, Calabre (de même qu'en certains villages de Sicile), une quinzaine de jours avant Pâques, femmes et jeunes filles mettent à germer du blé à l'abri de la lumière. Afin de maintenir l'humidité de la sorte de ventre obscur où il est placé, le grain est régulièrement arrosé jusqu'à ce que, de la terre, sorte une herbe d'un jaune pâle, teint maladif s'il en est, qui semble se moquer de la couleur du soleil. Les plats ronds qui la contiennent sont alors décorés de rubans rouges ou verts et déposés au pied des autels. Offrande dont les femmes ne sont pas peu fières. Il est assez significatif de surprendre les plus jeunes, par manière de plaisanterie peut-être, mais avec quelle spontanéité dans le plaisir, se faire une coiffe de ce plat d'herbe crème, couleur de beurre laitier, qu'elles apportent à l'église. Célébration sans grande



avec le précédent que d'occuper le même espace dans le même temps. Les deux manifestations, qui se déroulent de façon totalement indépendante, sont d'un caractère très différent. Autant la première, à laquelle participe la communauté villageoise, reste solennelle ; autant la seconde, qui n'est que l'affaire de quelques-uns, s'avère d'une violence rare. Imbriquées comme elles sont l'une dans l'autre, on peut toutefois se demander dans quelle mesure ces deux célébrations ne sont pas solidaires, au moins dans leur objet.

Entre sept et huit heures, chez eux, une dizaine d'hommes, guère plus aujourd'hui, avec une sorte de batte dans laquelle ont été incrustés des éclats de verre, se tailladent la chair du derrière des cuisses et des mollets, de façon que du sang en coule abondamment. On les appelle en dialecte "vattienti", "battenti" en italien : ceux qui se battent. Ils ne se flagellent pas, ne se déchirent ni la poitrine ni le dos, ne se meurtrissent par les pieds, les mains ou le visage ; ils s'ouvrent le derrière des jambes pour aller ensuite rougir de leur sang le pavé des rues et le seuil des portes.

Ils se coupent les pattes, pensera-t-on. Comme s'ils s'empêchaient de partir ; comme si, quitte à donner leur sang tels ceux dont les noms là-bas se suivent en une longue liste sur le monument aux morts, ils préféreraient encore le répandre sur le sol qui les a vus naître. Ces hommes, qui ont entre vingt et trente ans et appartiennent presque toujours aux mêmes familles ancestralement installées dans le village, font en effet partie de ceux qui n'émigrent pas. Prodiges, mais de leur sang, ces fils donnent un gage de leur fidélité au pays, à ses traditions. Ils se moquent bien que celles-ci soient réprouvées, chaque année, par les autorités civiles et ecclésiastiques. Comme s'ils faisaient, plutôt qu'à la patrie réclamant des hommes fougueux, le sacrifice de leur virilité à la terre-mère. Le grain, depuis deux semaines, n'est-il pas mis à germer à l'abri du soleil-roi ? Reste que ça n'a vraiment rien d'un folklore. Réduire leur geste à son éventuelle dimension régionaliste (ainsi que le fait le "Corriere della Serra" dans un article paru la veille) serait lui prêter un sens par trop dérisoire pour l'appréhender avec le sérieux qui convient. On ne s'automutile pas, sacrifiant une partie de son sang, pour continuer à affirmer simplement sa différence. Ces blessures profondes que, dans la maison familiale, les battenti se font aux jambes, ne sont d'ailleurs qu'une préparation. Le cérémonial public, nécessaire pour sacrifier leur sacrifice, ne débute qu'après.

#### Un carrefour d'ambiguïtés

A partir de huit heures, ils se dispersent dans les rues. Chacun va de son côté sans qu'aucune espèce d'ordonnance ne puisse laisser prévoir quand ni de quelle ruelle l'un d'eux va déboucher. Les familles réunies, et quelques rares touristes amenés pour la plupart par des émigrés, les attendent aux balcons et sur les trottoirs. Hommes en cravatte et complet, femmes en tailleur, jeunes filles en robe printanière, et parmi cette foule endimanchée, quelques paysannes en costume traditionnel. Celui-ci consiste en une longue robe noire, très sobre, sans autre trace de couleur qu'un jupon bleu qui en dépasse vers le bas. Mais en ce jour de sacrifice, les aïeules ont cette étonnante coutume d'en trousser le derrière avec le premier jupon bleu qu'elles roulent et nouent sur leurs fesses de façon à découvrir de la cuisse au mollet leur second jupon, rouge comme le sang qui colore pareillement le dos des jambes des battenti. De huit heures à midi, les jambes dénudées, en petite culotte rouge



équivoque de la terre-mère, féconde et nourricière. Tel est le prologue du sacrifice qu'on va représenter : la divinité s'est déclarée, aux hommes maintenant de supporter.

Le soir du vendredi saint, une quinzaine d'entre eux, revêtus d'une aube blanche et coiffant une symbolique couronne d'épines vertes, portent, depuis la chapelle où elle est conservée jusqu'à l'église principale du village, installée sur deux solides brancards, une lourde sculpture peinte en bois massif. Celle-ci représente la Vierge assise, le corps du Christ sur les genoux, après la descente de la Croix. Une Pietà donc, sûrement de l'Ecole napolitaine du XIXe siècle. Oeuvre de peu d'intérêt, si du fait même de sa relative modernité, des bouleversements qui secouent la péninsule au moment de sa commande, et parce que son artisan a dû se montrer soucieux de satisfaire sa clientèle, elle n'avouait dans sa naïveté très calculée ce qu'estompe davantage la version couramment donnée, aux époques antérieures, de cette scène (telle qu'a pu, par exemple, la sculpter Michel-Ange, pour la basilique Saint-Pierre de Rome).

Drapée de bleu sous son voile noir, la Madone de Nocera porte la tête haute, son regard passant droit au-dessus de la foule venue l'admirer. Mère douloureuse certes, les larmes aux yeux, elle ne se penche pourtant pas, comme le sujet même l'y invite, par pitié ("pietà", en italien), pleurant sur le Christ. Elle se redresse, domine avant tout sa douleur. Rectitude qui laisse une telle impression de force qu'on devine, attiré soi-même, la fascination qu'à lui seul a pu exercer, exerce encore ce visage dans ce pays. Elle ne soutient d'ailleurs pas non plus la tête du Christ entre ses bras. La main droite sur la poitrine, son bras gauche retombe, paume ouverte, dans un geste qui signifie de toute évidence : regardez-moi un peu ça, dans quel état il est ; regardez-moi, mon courage à côté de ça. C'est-à-dire qu'elle le laisse tomber, qu'on ne voit plus qu'elle. Complètement exsangue, le Christ paraît en effet des plus pâlichons. Ses plaies à peine indiquées par de vagues éclaboussures roses, ce n'est pas un écorché mexicain, c'est un cadavre flasque, affalé, Sacré Fils ! L'image parfaite de l'Homme qui aurait décroché, comme on dit du grimpeur. La Mère et son Mort. Voilà ce qu'une quinzaine de Calabrais supportent.

Le matin du samedi saint, dès huit heures, suant dignement sous la charge, ils repartent. Entre les familles venues assister au grand complet à la cérémonie, la procession avance avec une lenteur solennelle et des stations au pied de chaque calvaire, à la porte des églises, devant toutes les Madones nichées au coin des rues. L'épaule trop écrasée, les porteurs soufflent un peu, se relaient. Comme la veille au soir, ils sont précédés par une fanfare interprétant des hymnes et marches funèbres, et suivis par un chœur de vieilles femmes psalmodiant des cantiques en dialecte calabrais. Avec eux également, un jeune prêtre qui, loin d'officier cérémonieusement, ferait plutôt la causette au passage avec les enfants de retour au pays pour l'occasion. Et la foule qui plus ou moins se presse derrière eux, autour d'eux, les rattrape. Quatre heures durant, ils parcourent ainsi toutes les rues du village et parviennent, vers midi, à son sommet, où se trouve un monastère en ruine et pour cette raison désaffecté. Mais la tradition, par définition, est là pour se moquer de l'oeuvre du temps. De même que la Vierge, par nature humaine au moins, est là pour être montée, toujours, montée enfin après y être passée, par toutes les rues.

Cette procession pascalle n'aurait en soi rien d'exceptionnel sans un deuxième rituel, qui peut d'abord sembler n'avoir d'autre rapport



et maillot, une couronne d'épines vertes sur la tête, le battente monte et descend, pieds nus, les rues de Nocera. Le parcours est long et il l'effectue le plus souvent au trot. Les poignets tendus en avant, croisés comme s'ils étaient liés, il tient dans chaque main un petit disque épais, le premier en liège, l'autre en bois dur. A ses trousses, relié à lui par un cordon rouge, ne le lâchant pas, traditionnellement torse nu, une pièce d'étoffe du même rouge nouée autour de la ceinture lui battant les jambes, un membre plus jeune de sa famille. On l'appelle l' "ecce homo" : celui qui annonce l'Homme, le vrai, l'unique. En même temps que sa corde, il tient dans la main gauche un bidon en plastique rempli de vinaigre aromatisé avec du romarin. De la droite, il brandit une croix toujours enrubannée du même rouge vif dont la fonction semble du coup davantage signalétique ("eccolo", le voilà, écartez-vous !) que relever de la pure symbolique chrétienne. La fréquence avec laquelle réapparaît le rouge, accessoirement le noir ou le bleu, dans tout ce qui participe à ces cérémonies, incite en effet à accorder plus d'importance à la couleur elle-même qu'aux formes, plutôt protocolaires, qu'elle peut revêtir. Cette marche au supplice ne constitue cependant pas le clou, si je puis dire, du sacrifice.

Devant chaque église, au pied des calvaires et des Madones, au seuil des maisons qu'il souhaite honorer, le battente s'arrête. Il imbibé alors de vinaigre son disque de liège et en frappe ses plaies de manière à les désinfecter. Mais aussitôt après il les ravive, faisant violemment claquer son disque de bois contre ses cuisses et ses mollets pour que le sang jaillisse. Au point que c'est une mare, d'un rouge que n'éclaircit guère le vinaigre, qui s'étale largement sur le sol. Et il va bien recommencer trente à quarante fois en l'espace de quatre heures.

Si par cet acte, dont la cruauté interdit toute simulation, le battente prouve amplement la sincérité de sa foi, il ne semble pourtant pas s'infliger une pénitence. Nulle apparence de contrition, de mortification dans son attitude. Simplement, comme la Vierge que d'autres hommes promènent ce même jour à travers le village, il ne plie pas sous la douleur. Répétant, réincarnant au plus profond de sa chair la passion du Christ, s'immolant à son tour, il en éprouve plutôt de la fierté. Celle-ci devient d'ailleurs manifeste lorsque, saignant tel un coq sous les coups d'ergot de son rival, il en vient à se présenter devant la maison de quelque podestà, seigneur incontesté dans le village. Sur ce seuil à nouveau, il fait l'offrande de son sang. En signe d'allégeance assurément, mais qui ressemble aussi bien à un défi. Le sacré venant soudain narguer le profane ; le modeste battente contraignant ce notable à lui reconnaître une respectabilité que ne lui aurait certes pas conférée sa position économique et sociale. Précisons en outre qu'en cette région strictement agricole, le puissant ne tient son pouvoir que de la terre qu'il possède et que donc, d'une certaine manière, il représente : on aura une nouvelle idée de l'ambiguïté qui préside à ce rituel.

Mais le supplicié s'arrête aussi devant la porte de ses parents et amis. Son sang, dont il laisse la trace sur le seuil et quelquefois sur la porte qu'il imprime de son disque, est supposé par la plupart attirer le bonheur, lequel, il n'y a pas si longtemps, dépendait entièrement de la fécondité du sol, des récoltes bonnes ou mauvaises. Les sortes de prémices que représente cette offrande du sang paraissent d'ailleurs à certains si indispensables que, se sentant par hasard oubliés, ils n'hésitent pas à appeler le battente au passage en lui tendant un verre de vin. Echange en quelque sorte du symbole contre son référent à l'efficacité plus sûre.



Les détours par les foyers auxquels chacun est apparenté expliquent la diversité des itinéraires suivis. Mais à un moment ou un autre, il leur arrive à tous de traverser, rattraper ou remonter la procession. Lorsqu'ils parviennent au niveau de la Pietà, les porteurs s'immobilisent. La confrontation est à ne pas manquer. Très vite, tels des requins attirés par le sang, les photographes rappliquent. Kodaks et polaroids l'emportent néanmoins sur les japonais : photos-souvenirs du pays davantage que clichés touristiques. S'agglutinent également quantité de curieux qui n'ont que leurs yeux pour croire. Tandis que l'ecce homo le lâche un instant pour lui tendre le vinaigre, le battente salue alors rapidement la Vierge et redouble de coups sur ses cuisses et mollets pour en faire gicler le sang. Puis il se redresse. Son regard toujours aussi droit, la Madone n'a même pas baissé les yeux. Se plantant sur le sol, les bras tombant le long du corps, il la fixe. Littéralement hors de lui, captivé bientôt. Aussi fier du sang qui lui dégouline sur les jambes qu'une vierge peut l'être, surprise dans la rue par ses premières règles. Car le sacré n'atteint pas à la pureté sans évoquer une certaine obscénité, seule vraiment blessante. Et les photographes-voyeurs le sentent qui se mettent dans l'axe : battente de dos, Madone de face. L'ecce homme s'écarte. Percevant les déclics, sans bouger les pieds ni le bassin, celui qui s'est donné à la Madone tourne alors la tête, découvrant une magnifique moustache. Aussi droit qu'un toréro couvert de son propre sang pourrait le demeurer. Car il n'en est pas moins un homme. Preuve évidente de sa virilité que ce sang qu'il dépense sans compter, avec énergie, le soleil se couchant à ses pieds comme un chien. Bien dressé le soleil, maté en même temps. La vérité exige du sacrifice qu'il soit ambigu : triomphal dans l'humiliation, souverain dans l'assujettissement ; qu'il mette le mort à vif.

#### du sang, stricto sans-su

Assistant avec moi à cette apothéose, une amie romaine me dit : quelle salade ! non ? Il y a seulement quelques années que le battente s'arrête devant la Vierge ; auparavant il l'ignorait et la procession chrétienne restait elle-même totalement indifférente à son sacrifice d'essence païenne. Les deux cérémonies n'avaient à l'origine aucun rapport. Admettons. Mais après ? Si un rituel en se transmettant, pareil à un trait héréditaire, de génération en génération, est amené à subir des métissages, cela n'entraîne pas fatalement sa dégénérescence ou sa dénaturation. Ses forces peuvent aussi bien s'en trouver ravivées ? Bien sûr, les mythologies, comme les pratiques qui en découlent, perdent beaucoup de leur spontanéité, du caractère immédiatement concret de leur imagination, en passant de leur état pour ainsi dire sauvage à un stade plus raffiné de civilisation ; mais devenues plus symboliques, elles finissent peut être par cerner avec davantage de précision leur objet réel. La sauce apostolique et romaine, dont on aurait assaisonné la crudité toute printanière de ce rite, contribue ainsi, loin de l'affadir, à faire ressortir le goût particulier, la dévotion avec laquelle toute pratique religieuse se soumet finalement aux obsessions de la Mère, sous les apparences d'une sanglante érection du Père ou du Fils. Est-il besoin de rappeler que du strict point de vue de la liturgie catholique, le samedi saint est le seul jour creux de l'année, celui où l'Eglise ne se permet, ne tolère aucune célébration ? Parce que précisément le Christ est mort, n'existe plus. Seule demeure la Madone, éprouvée mais confiante ; bien placée pour savoir que tout, depuis le début, n'a été conçu que par elle. En propre et sans tâche : une mère ne s'arrête pas au sang.



Quand on demande en revanche aux natifs de Nocera la signification profonde, l'interprétation qu'ils donnent de ce double cérémonial, la plupart paraissent pris au dépourvu ; le sacrifice les concerne, les consacre trop pour que la question les ait seulement effleurés. Elle ne peut venir que de ce qui ne sent pas, ou pas encore, impliqué, de quelqu'un qui serait resté étranger au mystère, qui au fond n'y a rien compris : un rite ne s'explique pas, c'est ainsi, point final. Que l'on vénère la Vierge ou pas ! La position des infidèles n'est guère différente : ceux qui ont délibérément fui le pays, le père absent, la mamma despotique est irascible, pour aller chercher au nord une autre vie. J'ai rencontré deux ou trois de ces révoltés. L'exil les a rendu pensifs, développant en eux le goût, l'angoisse bientôt de comprendre. Et leur réponse, ne traduisant nullement un quelconque mépris, curieux qu'ils sont plus que tout autre des traditions d'un village auquel le désir même de se connaître les ramène, leur réaction se résume à ceci : ils font ça, parce qu'ils sont idiots. Des innocents, c'est l'évidence ! Vierges de tout savoir ! Il faut être un demeuré, n'avoir pas échappé à l'emprise maternelle, pour se saigner de la sorte en plein vingtième siècle. Ni eux ni moi ne plaisantons. Je voudrais au contraire ne pas atténuer la vérité qui est propre au sacrifice, vérité à laquelle on ne peut atteindre que par lui.

" Au nom de l'intelligence, il y a simplement élusion de ce qui doit nous arrêter, et qui n'est pas compréhensible." Cette phrase de Lacan ("Le Séminaire", II, p. 109) ramène à leur juste mesure les intentions latentes qu'il est toujours possible d'aller déceler, enfouies sous le protocole d'un cérémonial. Au-delà des significations partielles qu'on lui prête, la vérité unique du sacrifice nous crève pourtant les yeux. C'est Bataille qui précise (dans des notes prises pour la préface de "Madame Edwarda") : "nous tournons autour et jamais nous n'entrons horriblement dans le saint des saints". De même tous ceux qui, venus observer le battente, ne peuvent réprimer un mouvement de recul devant le sang. De même aussi notre savoir. À côté, en regard des flaques rouges laissées sur le trottoir, celui que nous étalons paraît bien pâle. Il est trop clair, trop transparent ; simple dérobade en fait. Le discours, en suggérant des rapprochements, en tentant de retrouver le fil conduisant à la solution, recoud finalement les plaies, lave le sang dans du sens, évitant ainsi le caillot, l'impossible, l'os à quoi tient la chair martyrisée. La signification nous dérobe la vérité du sacrifice, au lieu de nous défroquer. Car le savoir n'est pas là de tomber la culotte pour aller prendre la place du battente. Qui, lui, ne sait pas, ne comprend rien à ce qu'il fait. Une telle tradition ne peut se perpétuer que dans l'aveuglement. Que les autorités italiennes envoient à Nocera une équipe d'ethnologues et ce sera la fin. Ou la transformation du sacrifice en carnaval : la chair ingurgitée, bien comprise, digérée enfin, substituée à celle qui dégorge ; et le rire à l'angoisse.

De ce grotesque auquel le savoir se trouve réduit, déculotté en public, confirmation m'en sera donnée le soir même. À la table de la famille qui me reçoit, il y a un vieil oncle, anarchiste déclaré, chrétien, grand amateur d'opéra, ancien ouvrier émigré. Il se met à raconter comment dans sa jeunesse il lui arriva, une année, de faire l'ecce homo. Et pourquoi pas ensuite le battente ? lui demande quelqu'un. Parce que je n'étais pas idiot, cette idée ! Que crois-tu qu'ils peuvent faire, les battenti, avec la femme jeune qui les attend à la maison, quand ils rentrent après s'être bien saignés ? Voilà. Sa boutade, car elle ne prétendait à rien d'autre qu'à déclencher les rires pour clore la discussion, indique assez la valeur qu'il convient d'accorder aux interprétations mytho-psycho-sociologiques. C'est de la blague qui n'empêche pas le sang de couler. Quoique



n'ayant moi-même rien proposé ce soir-là, je pouvais par avance me le tenir pour dit : j'aurai à la fois tort et raison, sentiment de la vérité qui torture et idée de la signification qui apaise.

Aussi précise qu'eût été la description, l'écriture aurait raté le sacrifice si, comiquement, la protection toute maternelle qu'elle assure ne s'était révélée jeu de dupe, tenant à l'étroit entre de fallacieux repères celui qui, beaucoup trop, ne s'y est livré qu'au nom du Fils. :

Pacques (Demarcq) 1979.

- O -